

tendre l'un de vous m'expliquer le sens des paroles de cet homme."

Tous, nous désirions plaire à notre souverain, et sachant qu'il avait parlé à un bûcheron, nous montâmes le jour suivant à cheval de grand matin, et nous nous mîmes à la recherche du bûcheron ; nous le retrouvâmes bientôt et nous lui demandâmes s'il savait à qui il avait parlé le jour précédent.

"Oui, répondit-il, j'ai eu l'honneur de parler à l'empereur.

—Que lui avez-vous dit ?

—Pardonnez-moi, messieurs, mais je ne puis vous le révéler."

L'un d'entre nous lui offrit alors cinquante louis s'il voulait nous le raconter.

"Non, reprit le bûcheron je n'ose.

—Vous en aurez cent, si vous voulez nous rendre ce service."

Après une minute ou deux de réflexion : "Mettez-moi l'argent dans les mains et je vous le dirai, reprit-il."

Nous lui plaçâmes l'or dans les mains, et après qu'il eut soigneusement examiné chaque pièce, il nous conta l'histoire.

Nous remontâmes à cheval et nous fîmes galoper nos chevaux jusqu'au palais ; là, nous demandâmes à être admis auprès de l'empereur, et nous lui expliquâmes son énigme.

Napoléon, pâle de colère : "Qu'on m'amène ce bûcheron mort ou vif, dit-il."

Le malheureux fut bientôt en présence du monarque irrité.

"Comment, coquin, tu as osé violer la parole que tu m'avais donnée !

—Sire, répondit le bûcheron avec beaucoup de sang-froid, je n'ai pas enfreint vos ordres.

—Un mensonge, misérable !

—Sire, vous m'avez défendu de ne rien dire à personne avant d'avoir vu votre figure cent fois."

Alors mettant résolument les mains dans ses poches, il en tira une à une les pièces d'or, ayant soin de montrer les faces à l'empereur ; arrivé à la dernière : "Et cent, dit-il ; vous voyez, sire, que je vous ai vu cent fois."

Napoléon partit d'un long éclat de rire, et dit, en lui donnant une tape sur la joue :

"Tu es un rusé coquin."

Il le fit plus tard capitaine d'artillerie, et l'ancien bûcheron prouva qu'il méritait sa bonne fortune.

Devouement Heroïque d'un Moine.

C'est un souvenir consolant, un souvenir qui élève l'âme à Dieu que celui que j'ai rapporté de la guerre d'Espagne, dit l'auteur du récit émouvant que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs ; j'ai été à même, dans ce pays, d'apprécier un vrai prêtre catholique, qui non-seulement connaissait la loi divine que nous a enseignée Jésus-Christ, mais qui la pratiquait fidèlement.

J'avais ordre d'occuper, avec ma compagnie, un village qui était un point important pour les avant-postes. En entrant dans ce lieu où la guerre et la dévastation avaient partout laissé des traces, je vis venir à moi un homme d'âge, d'une belle stature ; il portait l'habit des Bénédictins. Ce vieillard venait me supplier d'épargner les habitants qui étaient restés dans ce malheureux village.

"Ce ne sont guère, dit-il, que des femmes, des

vieillards et des enfants qui ne mettront pas vos troupes en péril ; ils vous fourniront volontiers tout ce qu'il leur sera possible. Protégez aussi l'église de mon couvent, ajouta-t-il ; bien des siècles se sont écoulés depuis qu'un sentiment pieux l'a élevée ; ne vous montrez pas moins clément que la foudre et les tempêtes qui, si souvent, ont passé sur elle, mais qui l'ont respectée."

Il y avait dans cet homme quelque chose qui me subjuguait, je lui promis toute la protection qui dépendrait de moi ; j'avais su maintenir mes soldats dans la discipline, et les pauvres Espagnols se trouvèrent ainsi délivrés de toute crainte. J'établis mon quartier au couvent, dont tous les religieux avaient fui ; un seul était resté ; c'était le père Jean, ce moine qui avait réclamé ma protection.

Je lui demandai comment il avait osé s'exposer à la fureur des troupes exaspérées, qui en voulaient principalement aux couvents, accusés de soulever les populations pour résister à main armée aux conquérants.

"Je n'ai pas voulu quitter mes paroissiens, mes enfants, me répondit-il en souriant ; je ne pouvais abandonner des vieillards et des femmes sans défense ; je dois être leur conseil, leur ami, leur médecin, tandis que mes frères spirituels remplissent des devoirs plus pénibles encore."

Et, dans le fait, il était tout cela : je le voyais occupé depuis le matin de bonne heure, jusque bien tard dans la soirée.

Dès le lever du soleil, il allait par les prés et les bois voisins, pour recueillir des simples, qui lui servaient à guérir ses malades et ses blessés ; puis il rentrait au village et s'en allait de porte en porte faire ses visites. Ici, il donnait un conseil ; là des secours ; plus loin, il apportait des consolations ; aussi tous s'adressaient au bon Père, qui recevait chacun avec la même amabilité et mettait le même empressement à obliger chacun.

Dans quelques escarmouches que j'avais eues avec les paysans, j'avais perdu trois soldats. Le père Jean veilla à ce qu'ils fussent enterrés. "Prions pour le repos de leurs âmes," dit-il alors aux soldats qui avaient rendu un dernier devoir à leurs camarades ; et ces drôles, qui étaient bien les plus rudes et les plus insouciantes vauriens qu'on pût trouver, s'agenouillèrent et répétèrent la prière que le Père disait à haute voix.

Auprès des blessés, sa patience était sans bornes. Il veillait au chevet de leur lit pendant de longues heures, et plus d'un de mes soldats dut à sa science médicale et à ses soins incessants la vie et la santé. Les soins des malades et des blessés, sa sollicitude pour les habitants, lui laissaient-ils quelques repos ? Il rassemblait alors autour de lui les enfants du village et les instruisait ; il leur parlait de Dieu, de la Religion, du malheur de la Patrie et leur faisait demander au Ciel de ramener la paix. Plus d'une fois, je me glissai dans son auditoire, tandis qu'il parlait et que les yeux des enfants, avides de ses paroles, étaient fixés sur lui, et je dois avouer que le père Jean m'a plus appris dans ces simples entretiens que maint et maint volume.

Sa bonté m'avait gagné ; il causait souvent avec moi ; il savait que je déplorais la guerre et que je détestais cette odieuse soif du pillage. Maintes fois, nous nous promenâmes le long des allées du jardin du couvent, pendant qu'il m'entretenait de la conduite et des égarements des hommes, des religions et des peuples répandus sur la terre. Je n'ai jamais rencontré dans aucun homme un tel esprit de douceur joint